Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 10

Artikel: Du moment que c'est vous !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199983

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

demander, parce que la Louise, qui connaît les convenances, m'avait averti que de potage on ne se sert qu'une fois. Je comptais me rattraper su des petits pâtés au jus, vol-au-vent, qu'y s'y appellent. Mais faut-y pas que la Claudine qui les servait se les renverse dessus au moment de les passer pou la seconde fois. J'ai tellement eu chagrin pou cette bonne sauce, et ma Louise, elle, qui est pratique, a eu souci pou la robe de soie à la Claudine. Enfin, heureusement que le rôti est venu faire diversion, on a pu s'en enfiler quelques belles tranches en alternant avec des petits pois. Pou finir, on s'est garni avèque des tourtes, bricelets, des bonbonneries et des douceu.

La mariée, une grande belle brune, l'Elise, enfin, tu la connais bien, s'est amenée au moment du départ pou l'église; elle a pris comme ça su le pouce un petit morceau de je ne sais quoi, et en route pou le petit village de V. où avait lieu la bénédiction. Ce que je ne t'ai pas encò dit, c'est que le cousin Jules, tu sais bien, le syndic, un tant brave homme, simple malgré son rang, un tout retordu, joyeux comme à vingt ans, était des nôtres avèque la meilleure moitié de lui-même, une femme qui, ma foi, lui fait honneu, à lui et à toute la commune, une belle plante, tu sais, pou une femme de syndic. Y avait aussi du monde de pâ Genève, une demoiselle Magrite, habillée de rose et rien fière pou une citadine dont le père occupe une position en vue, et une autre de Lausanne, mademoiselle Malthide, qui z'y disent, bien tant aimable que si j'avais enco été garçon... tu m'entends, Jean-Louis?

Ah! y t'aurait fallu entendre ce « oui « du marié, quand mossieu le ministre lui a demandé: « Voulez-vous prendre pou femme, etc. » Ça m'a bien réveillé en cerceau.

En quittant l'église, le cousin Jules a serré la main au ministre pou le remercier de son tant beau sermon. Ah! c'est ma foi vrai, il a rudement bien parlé, le peu que j'en ai entendu, c'était du tapé.

Tu ne sais pas où on a fait la sortie? A Divonne, mon vieux! On y est descendu pou trinquer à la santé des époux et en rentrant à ***, tu sauras que le cousin Jules reluquait bel et bien la tante Rosalie, qui avait l'air d'un second printemps sous son chapeau tout fleuri de violettes. Dans notre braek, on avait aussi un journaliste; oh! y a pas de quoi tant s'ébaubir, c'est des gens tout comme les autres, un peu plus polis peut-être, parce qu'en vous parlant y peuvent toujou croire qu'y s'adressent à un de leurs abonnés. Et pi aussi un cousin à l'Elise, un de pâ Genève, qui travaille su l'élestricité à ce qu'y m'a dit; et ça j'y crois, rien qu'à voi comme y s'enflammait entre ses deux voisines. Leur disait-y pas qu'y mourait d'envie de les embrasser! toutes les deux, dis donc! Comme y z'y vont les Genevois! Qu'il embrasse la brune, qui est de son endroit, j'y trouve rien à repiper; mais qu'y se permette de vouloir becquotter aussi la Malthide de Lausonne, oh! alòo, ça s'appelle avoi un rude toupet. De l'autre côté, là, y avait un phramacien, qui demandait à sa demoiselle la permission d'en fumer une, car, disait-il, en manière d'excuse, « j'ai un affreux mal de dents, que la créosote contenue dans ma cigarette calmera aussitôt. » Tu vois, Jean-Louis, y a toujou quéque chose à reteni d'aller à noce avèque des gens qui ont étudié.

Après ça on est allé souper chez l'oncle à mademoiselle Malthide, un tout fin restaurateur. Quiel souper, Jean-Louis! ça peut pas se raconter.

Lorsqu'on s'est mis à manger les sucreries, l'oncle Jules y est allé de son petit discou. Sais-tu qu'y s'en tire enco bien. C'est vrai qu'il est syndic.

Puis on est allé se réduire: c'était bien une heure. Les époux s'étaient déjà z'éclipsés; tu comprends?

Adieu, Jean-Louis, embrasse ta femme pour moi et à bientôt.

Toujours ton vieux David.

EVILO.

Suprême consolation.

— Mon té! qu'avez-vous Fanchette; on dirait que vous avez pleuré?

— Y a bien de quoi, pardine. Emaginez-vous que le Rouget est mort c'te nuit.

— Comment, comment, votre beau caïon? Et pou l'amou, qu'a-t-y attrapè? C'est pourtant pas c'te effluenza, qui tombe su tous les gens?

— Qu'en peut-on savoi? Hier, il n'était déjà rien tant bien; y reniflait dans l'éboiton au lieu de manger et pi, y restait toujou couché. Il était tout entoumi, quoi!... Mais, quiel malheu, Marianne, quiel malheu!

— Voyons, Fanchette, ne vous chagrinez pas comme ça. Y faut se faire une raison, le bon sens. Allez, il est bien heureux, votre caïon: y ne sera au moins plus par la langue des gens.

— Oh! pour ça, c'est vrai... Mais, tout de même... Ce que c'est pourtant que de nous!

Voix lointaines.

Un Vaudois habitant une localité perdue de l'Amérique, dont il ne nous a pas été possible de lire le nom, nous prie de publier les lignes suivantes.

Nous acquiesçons de grand cœur à ce désir.

« Seriez vous assez aimable de remercier, par l'organe de votre journal, dont il est assurément un lecteur assidu, l'ami inconnu qui a eu l'aimable idée de m'adresser ici l'*Almanach du Conteur?*. Vous ne sauriez croire le plaisir que m'a fait l'arrivée de cet écho du pays, venant me dénicher au fin fond de l'Amérique. Et puis, il est si doux de pouvoir se dire que, là-bas, près du clocher aimé, que l'on a dû quitter, quelqu'un encore pense à vous. » R. M.-C. »

Où sont les hommes des champs?

L'eau va à la rivière.

Les cités — et particulièrement les grandes capitales — se modifient sans cesse: c'est, dit-on, la loi du progrès. Elles s'étendent comme des pieuvres, lançant autour d'elles, tentacules menaçants, leurs faubourgs et leurs boulevards dans les campagnes; elles se disputent avec acharnement le record de la population et de l'étendue, à commencer par celle que l'on a appelée la « capitale du monde »:

PARIS.

Les enceintes successives de Paris, dit le *Petit Parisien*, marquent assez bien son expansion à travers les âges. Sa population s'est développée avec la superficie même de la capitale. Elle a plus que décuplé dans les sept derniers siècles. De 250,000 âmes en 1328, elle montait à 600,000 en 1762, 713,000 en 1817, 1,053,000 en 1846, 1,855,000 en 1873, 2,344,000 en 1896 et 2,719,000 en 1901.

C'est un magnifique accroissement, mais qui a été fortement dépassé ailleurs. Londres a marché à pas de géant. New-York a conquis le second rang depuis qu'elle a annexé ses immenses faubourgs. Berlin chemine fort vite aussi et regagne ses distances avec une précision menaçante.

Le trait dominant de la vie de Paris et de toutes les grandes villes, c'est le déplacement que la population opère aujourd'hui vers les quartiers extérieurs.

LONDRES.

Aucune des agglomérations fameuses de l'antiquité, ni Thèbes, ni Babylone, ni Memphis, ne se pourrait comparer à la Londres actuelle; à côté d'elle, elles apparaissent comme des chefs-lieux de province.

La métropole britannique ne comptait que 50,000 âmes en 1349, 460,000 en 1661. Dès la fin du 17me siècle, elle ne cessa de progresser. Elle atteignait 1,227,000 habitants en 1821, 2,803,000 en 1861, 3,814,000 en 1881, 4,211,000 en 1891 et 4,563,000 en 1901. Avec les communes incorporées, elle atteint 6 millions.

Mais la masse de cette population se cantonne à la périphérie. La Cité est aujourd'hui désertée, sauf aux heures de travail. Sur 700,000 personnes qui y sont occupées le jour, 37,000 seulement y passent la nuit; cinq fois moins qu'au temps de Cromwell. Et cette fuite vers la banlieue continue; l'on prévoit le moment où la Cité, à dater du coucher du soleil, ressemblera à une ville abandonnée.

BERLIN.

L'expansion de Berlin est comparable à celle de Londres; elle la dépasse même. La capitale allemande a battu Vienne et chemine avec précipitation derrière Paris, qu'elle s'efforce d'atteindre.

A l'époque de la Réforme, Berlin n'était qu'une bourgade de 12,000 âmes. L'arrivée des émigrés de France, après la révocation de l'édit de Nantes, lui valut une extraordinaire transformation. La population sauta à 50,000 personnes en 1702, mais elle n'avait encore que triplé lors de l'entrée de Napoléon 1er, après Iéna. La formation du Zollverein, ligue douanière de l'Allemagne, lui assura une poussée considérable; sa promotion au rang de capitale d'empire lui donna sa prospérité actuelle. De 824,000 habitants, elle est passée en trente ans au chiffre de 2 millions et elle n'entend pas s'arrêter.

Une, cependant, de nos capitales européennes fait exception, c'est

ROME.

Quelques progrès qu'elle ait accomplis dans son activité et aussi dans sa salubrité et sa voirie, elle ne compte pas encore un demi-million d'âmes, c'est-à-dire le quart de ce que contenait la maîtresse du monde, sous les Césars.

Les quartiers où jadis palpitait la vie, sont aujourd'hui déserts. Le Forum n'est qu'une place vide où l'herbe pousse autour des fûts de colonnes. Le Palatin, l'Aventin, l'Esquilin, n'offrent plus que des ruines. Il est vrai qu'une Rome toute neuve s'est efforcée de naître depuis 1871; elle a construit fébrilement; elle a trop construit même, puisque la crise s'est déchaînée et que d'innombrables maisons restent sans locataires. Rome représente le passé mort; tous ses efforts ne ressusciteront pas ses gloires, et c'est ailleurs, à Milan ou à Naples, que s'épanouit l'Italie contemporaine.

* * *

Et Lausanne aura tantôt 50,000 âmes!

Du moment que c'est vous!

Mme de Faviole avait donné l'ordre un jour à sa concierge de dire qu'elle n'y était pas. Le soir, dans le nombre des personnes qui s'étaient présentées, la domestique lui nomme Mme Tabousse, sa sœur.

— Eh! dit-elle, ne vous ai-je pas dit que, quelque ordre que je vous donne, j'y suis toujours pour elle?

Le lendemain, Mme de Faviole sort; Mme Tabousse revient:

— Ma sœur y est-elle?

— Oui, madame répond la concierge.

Mme Tabousse monte, elle frappe de toute part et longtemps; puis elle redescend.

— Il faut bien que ma sœur n'y soit pas, dit-elle.

— Non, madame, mais elle y est toujours pour vous.

Comédies vaudoises de Pierre d'Antan.

— Nous rappelons aux personnes qui désireraient posséder le recueil de ces comédies, dont la publication est projetée, qu'elles peuvent s'inscrire au *Bureau du Conteur vaudois*, à Lausanne.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.